

Un homme – un cimetière

Luigi Valceschini était né à Cavaglia. Il y avait fait toute sa vie. Epoux de Carmela Pesenti. Trois enfants. Petit domaine qu'il mena jusqu'à n'en plus pouvoir à l'âge de septante ans. Ses enfants deux garçons et une fille, aucun disposé à reprendre l'exploitation par ailleurs à peine viable. Les deux garçons étaient descendus à Brembilla où ils avaient construit un petit immeuble dans lequel ils vivaient avec leur famille. La fille était mariée à Bergame.

Les vieux, on les laissait donc au hameau qui se dépeuplait d'année en année. Il n'y restait tout au plus qu'une dizaine d'habitants tandis qu'il put y en avoir presque une centaine au début du siècle passé. C'est ainsi, on fut longtemps trop loin, sans route, sans commodité, sans rien aurait-on envie de dire. Alors tous sont partis, et si ce n'est pas les pieds devant, avec armes et bagages.

Le cimetière, celui-là même qu'il avait visité si souvent avec son épouse, après la messe, quand l'on va rendre hommage aux morts n'est qu'à Brembilla. Il est vaste, avec des centaines de tombes à l'extérieur et des centaines de loges dans les deux longs et froids caveaux communs qu'il y a dans l'un des bords. Sans compter les mausolées particuliers à certaines familles sans doute un peu plus riches et plus prétentieuses que les autres. Et ces tombes, ces pierres, quelques-unes surchargées de statues, toutes avec la photo des disparus. Ce qui permet de les reconnaître. A les voir, à trop les voir même, Luigi s'était rendu compte plus d'une fois, et particulièrement cette dernière où il était allé là-bas, que la plupart de ses concitoyens et concitoyennes, ces gens qu'il avait côtoyé toute sa vie, étaient là. Il avait certes été un agriculteur dans un hameau perdu tout au haut de sa colline, Cavaglia, il n'en descendait pas moins souvent au village, ne serait-ce que pour les obligations administratives et les commissions, le peu qu'il pouvait acheter avec ses gains d'agriculteur, d'éleveur aussi. Il les connaissait tous, ces gens qui étaient là, couchés dans la terre, dans leur trou. Tous là, toutes là, dans cette terre glacée, sous leur pierre tombale avec leur nom dessus et la photo de leur visage que l'on avait choisie, la meilleure, parmi celles que l'on avait retrouvées d'eux, quand ils étaient encore présentables. Beaux, ce serait un bien grand mot !

C'était pas croyable qu'il avait pu se dire plus d'une fois, et surtout après cette dernière visite au cimetière. Ils sont tous là. Tous, sauf bien

entendu les nouvelles générations qui vivent leur vie sans s'occuper des vieux et sans doute ont-ils raison. On a connu toutes ces gens et ils ne sont plus. Que sont-ils devenus, que reste-t-il d'eux, quels souvenirs garde-t-on encore d'eux ? Est-il important qu'ils aient vécu ou ce passage sur la terre, très court en somme en regard de l'immensité des temps, n'était-il pas simplement qu'un accident ? Tout à coup il ne sut plus ce qu'il devait penser de toutes ces existences. Et il avait conscience qu'un jour pour lui aussi ce serait pareil. Qu'on le mettrait à son tour dans le caisson, que les gens viendraient le voir une dernière fois aussitôt après qu'on l'ait apprêté, qu'il garde une certaine allure, qu'il ait les deux mains jointes et les yeux fermés. Les femmes, en passant, elles récitent une prière, les hommes ne disent rien. Qu'on l'emmènerait dans sa caisse portée par quatre solides gaillards, si ça se trouve encore, de Cavaglia à Grumello où commence la route, tandis que plus haut, c'est encore le chemin des mulets. Qu'on le transférerait dans le véhicule tout noir des pompes funèbres pour l'emmener à l'église où aurait lieu pour lui la messe d'adieu. Et puis alors moi aussi, j'irai là-bas, à nouveau porté sans doute par les même quatre gaillards, pour que l'on me mette dans le trou, pour qu'on me recouvre de terre et qu'on place dessus une tombe quelconque quelques jours après. Tout le processus quoi. Le même, car s'il y a des choses qui ne changent pas par ici, ce sont bien les rites funéraires. A une virgule près, qu'on les respecte. Solides, immuables, presque éternels.



On aurait aussi entendu tout le jour de son décès, qu'il se pensait encore, Luigi, la grosse cloche de l'église de Brembilla sonner ses coups lugubres et fatidiques. Ceux-là même qui annoncent à toute la communauté de cette vallée qu'un homme ou qu'une femme de plus à passé de vie à trépas, et qu'en conséquence il y aura une place de plus occupée au cimetière...

Les fleurs. Les pots. Les visites. Les recueils. La journée des morts. La foule au cimetière. Le marchand fleuriste qui ne sait plus où donner de la tête. Il a fait la grosse commande. Mais lui, aurait-il laissé un bon souvenir, Luigi ? Il imagine sa femme qui vient le trouver là d'où il ne peut plus lui parler. Il la voit s'incliner. Mon pauvre Luigi, qu'elle dit, tu reposes en paix, certes, mais quand même, tu n'es plus là pour m'accompagner. Mon pauvre Luigi, tu me manques, tu sais !

C'était donc cela qu'il lui arriverait à lui aussi, après qu'il ait fait sa vie là-haut où la population n'était plus ce qu'elle avait été.

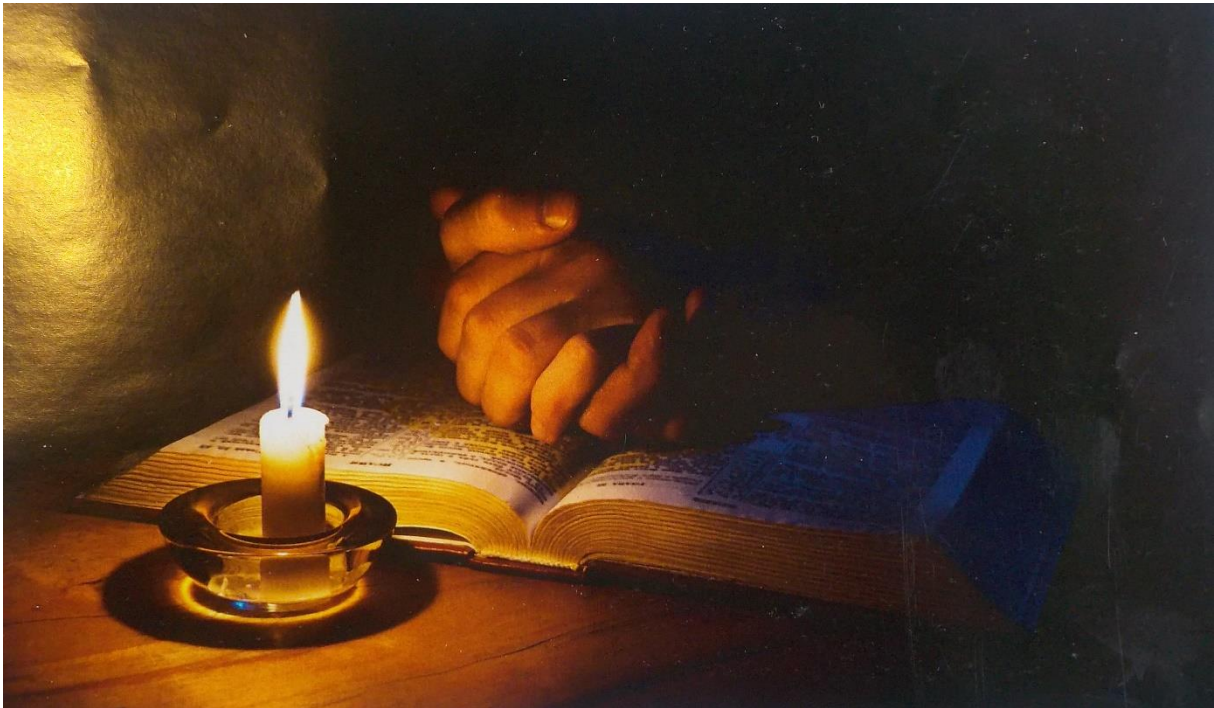


C'est là-haut qu'il avait vécu, Luigi Valceschini.

Ca le déprimait, ces visites au cimetière pour aller voir toutes ces vieilles figures. Il y en avait eu des sympathiques certes, mais bien d'autres qui furent juste le contraire. Des voisins à vous emmerder une vie entière, et il n'y a que ce mot pour décrire cette situation. Ca vaut

bien la peine, qu'il put encore se dire, qu'on soit là tous ensemble sur cet espace limité, qu'on se côtoie jour après jour, et que pourtant l'on se fasse la gueule. Que l'on ne se cause plus et que l'on se regarde de coin.

Quelle pagaille dans ces communautés. Quelle honte d'en arriver en somme de n'avoir qu'une vie et de la gâcher d'une manière pareille. On s'était bringué il y a des siècles pour des problèmes mineurs de limites, pour une borne qui aurait dû être dix centimètres en retrait. Pour du bois que l'on aurait pris sur la limite de l'autre. Pour un droit de passage mal défini. Pour des chiens. Pour des chats. Pour des poules. Pour tout, en fait. Oui, on se bringuait pour tout. Pas moyen de faire quelque chose qui apparaisse positif à celui-là, à cet autre, à sa femme, à sa belle-mère, à sa belle-sœur, à la sœur de sa belle-sœur !



Des choses tristes à dire. Et cette longue interrogation sur la raison de tout cela. Sur ces vies qui disparaissent les unes après les autres après avoir été réellement actives. Des gens qui avaient habité ces maisons alors que maintenant elles étaient vides. Et que leurs champs, à ces voisins irascibles, ne sont même plus fauchés. On se bagarrait pour une troche d'herbe, et maintenant, voyez, l'herbe, elle pousse à travers les vieilles herbes, et que ça fait un chenit du diable. A ne pas le croire. Et surtout à pleurer, tant cela est sinistre. Regrettable surtout.

Ils étaient encore là les deux. Les enfants venaient les trouver de sept en quatorze. Qu'a-t-on fait de notre vie, à part travailler, à part nous bringuer. Pas grand-chose. Et en plus l'on sera comme les autres, je vous le dis, moi Luigi, dans quelques années, on partira sans laisser aucune trace. Sans avoir marqué si peu que ce soit l'histoire de l'humanité. En vérité, on ne sera plus qu'un nom sur une tombe, avec des dates. Et une photo, et plus tard la photo de son épouse, juste à côté. On viendra nous mettre des fleurs quelques années. Et puis plus de fleurs du tout. Et pour finir, notre tombe, on la bazardera pour en placer de nouvelles. Allez, après quarante ans, on les assez vues, ces vieilles figures dont plus personne ne parle ni ne connaît. On peut les éliminer. Faut faire la place pour les autres.

Et ainsi de suite. Il y a des sociétés entières qui disparaissent pour laisser la place à d'autres sociétés. Des civilisations complètes. Qui se fichent bien de savoir qui vous avez été, ce que vous avez enduré, qui vous avez aimé.

Mais tel est le lot de l'humanité, qu'il put se dire encore. Et là, dans son lit, un peu perclus ces jours-ci, il se retourna et finit par s'endormir. S'endormir et se réveiller encore une fois, deux fois, dix fois, cent fois même. Et puis un jour, au petit matin, ne plus se réveiller.

Et s'en sera alors pour Luigi exactement comme il l'avait pensé, quand il était remonté au hameau après qu'il ait vu ce déprimant cimetière de Brembilla pour la dernière fois de sa vie.